

Cas d'écoles

Ils sont optimistes, voire utopistes, et, surtout, ils ont lancé des initiatives à différentes échelles pour prodiguer leur version de l'enseignement idéal. - Texte: **Pauline Zecchinon** -

Le tableau vert est blanc et complété par un projecteur, le professeur ne porte plus de tablier, et les cancrs ont perdu leurs bonnets d'âne. Pourtant, l'école, dans son organisation actuelle, ressemble encore drôlement à celle de nos arrière-grands-parents, alors qu'autour d'elle, tout a changé dans nos modes de vie. Récemment, les consciences politiques se sont enfin réveillées pour envisager une réforme globale et profonde de l'enseignement: le fameux Pacte d'excellence. Mais certains ont déjà pris un temps d'avance.

Catherine Tobie enseigne habituellement le français à l'Institut Saint-Joseph de Charleroi (ISJ). Mais quelques heures par semaine, elle encadre et soutient certains élèves en difficulté scolaire. Ce ne sont pas les candidats qui manquent. En Fédération Wallonie-Bruxelles, on estime qu'environ 35 % des jeunes sont en décrochage. Quant au redoublement, autre problème majeur de notre enseignement, la Belgique en est championne du monde avec près d'un élève sur deux en retard dans le secondaire. *"On a tous l'impression qu'il y a quelque chose de fondamentalement frustrant dans le système actuel. On a voulu trouver une méthode qui fasse sens"*, raconte l'enseignante. Alors, en 2012, quand l'école reçoit des subventions supplémentaires en raison du niveau socio-économique relativement faible de ses élèves, une équipe de professeurs soutenus par la

direction décide d'investir dans une nouvelle forme d'apprentissage destinée à ces jeunes en difficulté. L'objectif: leur réapprendre à apprendre en confiance. Le programme nommé "projet" ou "encadrement différencié" est né. Aujourd'hui, 86 heures par semaines réparties sur les quatre premières années du secondaire, sont proposées aux élèves.

"Ce n'est pas de la médiation. Il faut que ces élèves puissent s'en sortir seuls. Par contre, c'est en travaillant l'estime de soi, la méthode de travail, la gestion du stress, pouvoir exprimer ses motivations profondes ou trouver son propre fonctionnement qu'ils se réconcilieront avec l'école", explique Chantal Gilon, directrice adjointe de l'ISJ et responsable du projet. Relaxation, théâtre, danse, coaching individuel, ateliers créatifs, orientation, méthode... Faire l'école autrement, même pour quelques heures, a quelque chose de libérateur. On le voit dans les yeux de Leïla et Morena, deux élèves participant à ces séances de "projet", heureuses de se sentir accompagnées et prises en compte.

"J'aime beaucoup venir. J'apprends les bonnes méthodes pour étudier", confie l'une. *"Je suis moins stressée face à l'étude, je sens que je m'améliore dans certains de mes cours"*, renchérit l'autre.

Pour arriver à un tel résultat, les professeurs ont mis au placard des comportements obsolètes hérités de l'école de nos grands-parents. Exit le prof surplombant sa classe debout sur sa petite estrade, une seule table ronde a remplacé l'imposant bureau et les bancs en rang d'oignon. Commencer par se mettre tous à la même hauteur, voilà sans doute un premier ingrédient essentiel au changement et à la réussite d'un tel projet. Même si, en parlant de succès, la direction et les encadrants restent prudents. *"Si on met le curseur à la réussite scolaire, on sera découragés. Mais il faut voir les choses à long terme. Quelqu'un qui a raté son année mais qui a pris confiance en lui, c'est une forme de victoire."*

Catherine et d'autres collègues se sont pris à rêver d'autres manières d'enseigner et tentent d'introduire

ces méthodes au quotidien. Classe inversée, multiplication des sorties culturelles, rencontres avec des acteurs de terrain... À l'Institut Saint-Joseph de Charleroi, ce sont encore des initiatives personnelles et ponctuelles qui voient le jour. Mais à plusieurs dizaines de kilomètres de là, c'est toute une école qui naît et fonctionne avec de nouveaux principes...

Les cahiers au feu et l'enfant au milieu

Les cours vont commencer, et pourtant, aucune sonnerie ne retentit. Pas non plus de rangs deux par deux pour se rendre en classe. Ici, à l'école secondaire "de l'autre côté de l'école" à Auderghem, si les règles sont bien présentes, elles sont différentes. Les élèves tutoient les professeurs, les locaux ont chacun leur propre disposition et le bureau de la directrice, Amandine Tuerlinckx, se trouve entre deux classes de cours. L'école, se revendiquant "à pédagogie active" (la pédagogie Freinet pour être exact), a pour objectif de remettre l'enfant au centre de l'enseignement et de lui faire faire un travail qui a du sens pour lui. L'école, ce n'est pas → → l'armée. Chacun a le droit de faire des choses différentes, le droit de remettre les ordres en question, le droit de discuter, le droit de changer les choses.

Le journaliste et écrivain Jérôme Colin disait être *"décu par cette école qui forme des êtres identiques fonctionnant au même rythme, marchant au pas dans la même direction"*, cette école-ci l'a entendu. Cela se traduit par une individualisation forte où, dans la

“Si vous donnez de la qualité à un jeune, vous lui faites comprendre qu’il est important. Et il se comporte en conséquence.”

mesure du possible, chaque élève n’est pas tenu de faire la même chose que son voisin au même moment. En classe de techno, les différentes maquettes ne semblent n’avoir rien en commun. En art plastique, on propose un thème commun que chacun représente à sa guise. La prise en compte des individualités, voilà sans doute encore un ingrédient clé dans la construction de l’école rêvée.

Cet établissement d’Auderghem a vu le jour il y a à peine quatre ans, à l’initiative de parents adeptes des pédagogies actives, regrettant le manque d’offre de ce type d’enseignement dans le supérieur. Amandine Tuerlinckx, à la fois mère et professeure de sciences, a soutenu le développement du projet, avant d’en devenir la directrice. *“J’ai trouvé dans cette pédagogie quelque chose que j’ai toujours voulu en tant que professeure: repenser sans cesse mon cours, avoir une interaction vraie avec les élèves et pouvoir leur apporter quelque chose qui va durer et pas juste venir leur remplir la tête.”* Comme beaucoup - et comme nous -, elle a vu l’immobilité de l’école traditionnelle où ses enfants, alors en maternelles, s’adonnaient encore aux bricolages qu’elle réalisait elle-même, trente ans auparavant.

“On va partir d’expressions libres ou de création et de rendre les élèves créatifs dans tous les cours”, développe la directrice. *“On part du concret, du vécu au quotidien, de la manipulation, ou d’hypothèses pour aborder la matière, que ce soit en français, en mathématiques, en sciences ou en langues. Le top, ce serait que l’on puisse expliquer la théorie à partir de questions que l’élève se pose à un moment donné dans sa vie quotidienne.”* Néanmoins, tout est mis en place pour que l’élève puisse avancer à son rythme. Dans les classes, un pan de mur est réservé à chaque matière. Dans le coin des mathématiques, on peut trouver des exercices ainsi que les corrigés. Dans le coin des sciences, l’élève peut venir expérimenter et manipuler à tout moment. L’organisation de l’école en elle-même est également interpellante. Chaque couloir contient quatre classes d’années différentes. Ensemble, elles forment un “plateau”

avec sa charte et des activités qui lui sont propres. Une école innovante donc, mais étant reconnue et subventionnée par la Fédération Wallonie-Bruxelles, elle a tout de même des impératifs à respecter.

Premier frein, les périodes de cours limitées à 50 minutes qui peuvent casser des élans. *“Si un élève est bien parti dans un travail, après 50 minutes, il sera obligé de passer à une autre matière. Les disciplines sont encore trop fragmentées”,* analyse Amandine Tuerlinckx. *“On aurait aussi souhaité plus d’accompagnement des professeurs sur le long terme. Avec la réforme des titres et fonctions, ils sont très limités dans les matières qu’ils peuvent enseigner et à qui ils peuvent les donner. Autre problème: l’obligation d’un certain nombre d’élèves par classe et dans l’école. On doit absolument avoir 450 élèves minimum pour être reconnus. C’est une trop grosse école.”* Enfin, le redoublement pose également problème et la direction aussi bien que le corps enseignant regrettent de ne

pas pouvoir mettre en place un système inspiré du supérieur avec des unités à valider et un autre rapport à l’année. *“Le rêve, ce serait des classes de 15 élèves avec des horaires flexibles et des professeurs disponibles.”* Mais rien de tout cela n’est au programme du Pacte d’excellence. D’ailleurs, pour être totalement libre de ses mouvements et de son enseignement, une troisième école a alors choisi la voie du privé.

Échecs et maths

“Aujourd’hui, il y a beaucoup trop de jeunes en décrochage scolaire. Et les réponses qui leur sont proposées sont minimales et dérisoires par rapport à l’ampleur du problème. Une société qui laisse tomber ses jeunes est une société mortifère qui va droit dans le mur. C’est un énorme scandale”, s’écrit Diane Hennebert, fondatrice de Out of the Box. Celle qui a été directrice de la culture et des arts plastiques au Botanique, de l’Atomium et de la fondation Boghossian a pris la direction de l’enseignement et ouvert en 2015 un atelier pédagogique privé. Non subsidié, précise-t-elle. *“Si on s’appelle Out of the Box, ce n’est pas pour entrer dans le système”.* Et ce n’est pas peu dire, rien ici ne rappelle l’école traditionnelle.

Chaque année, le programme s’oriente autour d’un thème directeur. Pour le moment, ce sont les arbres et les robots qui rythment le quotidien de la trentaine de jeunes de 15 à 20 ans qui fréquentent l’éta-

La définition de l’école parfaite

La forme que prendrait l’enseignement idéal? Amandine Tuerlinckx, directrice “de l’autre côté de l’école”, s’est essayée à l’exercice. *“L’école parfaite, on y arrivera un jour. Ce sera une école où les élèves doivent pouvoir se développer en tant que personne, en sortir sûrs d’eux, capables d’agir dans le monde. Pour y arriver, il faut construire leur confiance et leur manière de penser. Et paradoxalement “arrêter de voir l’école comme un endroit où inculquer du savoir.”* Une utopie? Peut-être. Mais nécessaire.

blissement. Ici, pas de "cours" ou de "matière", on préfère parler d'ateliers. Dispensés par des professionnels et non par des professeurs d'école, yoga, boxe, échecs, théâtre, chant, philosophie, langue française, informatique... composent le planning. Out of the Box s'engage à donner de la qualité, et rien que de la qualité. Le bâtiment et l'infrastructure sont effectivement impeccables, chaque élève a reçu un ordinateur portable à la place du cartable, la nourriture est fraîche et saine et les sorties culturelles aussi nombreuses et variées que possible. "Si vous donnez de la qualité à un jeune, vous lui faites comprendre qu'il est important. En sentant cela, il se comporte en conséquence", analyse la directrice. Second maître-mot: la créativité, "la meilleure réponse à l'échec scolaire, au découragement, et au statut de 'victime' du système". Chaque atelier a son approche. Par exemple, les mathématiques sont enseignées au travers du jeu d'échec. "On leur explique que les mécanismes mis en action dans le cerveau lorsqu'ils jouent aux échecs sont les mêmes que pour les maths. Le plaisir de jouer - et de gagner - devient associé à cette matière qu'ils avaient en horreur."

La méthode semble en tout cas bien fonctionner pour les jeunes d'Out of the Box. "On fait des activités hors du commun, on apprend énormément", glisse l'une d'entre eux. À la fin des neuf mois, lorsqu'ils

quittent ce cocon, certains reprennent le chemin de l'école, d'autres ont des projets professionnels. Tous, ou presque, sortent de l'impasse dans laquelle ils étaient à leur arrivée. "C'est très gratifiant. Mais on est dans le temps long, il faut être patient, ce n'est pas parce qu'ils sortent d'ici qu'ils démarrent tout de suite. On remarque tout de même qu'ils aiment revenir, ça reste leur référence, leur famille."

Décrochage scolaire ou non, on rêverait tous d'une école à l'image de celle-là. Malheureusement, si le concept est beau, il est difficilement envisageable à grande échelle. Impossible de construire une si grande cohésion de groupe avec 50 ou 100 personnes. Quant au financement, il n'est possible actuellement que grâce aux donations des nombreux mécènes qui soutiennent le projet et ses élèves. À moins d'en faire une école élitiste, ils restent indispensables pour préserver au maximum la mixité sociale. ✱

Et si on arrêtait de voir l'école comme l'endroit où on inculque le savoir?

Un prof en résistance

Entre deux cours, Fabian se bat contre la précarité dans son établissement. Ce jeune instituteur travaille, comme bien d'autres de ses collègues, pour une école qui n'a plus les moyens de ses ambitions. - Texte: **Camille Crucifix** (st.) -

La comptabilité, ça lui casse la tête. Pourtant Fabian a accepté la corvée. Ce jeune instituteur a rejoint une ASBL avec d'autres collègues qui récolte les fonds au profit de ses élèves précarisés. "Une petite contribution", dit-il, trop modeste. C'est plutôt une démarche parmi tant d'autres dans le combat quotidien qu'il mène pour rendre son école vraiment accessible à tous. Fabian enseigne en troisième primaire dans un établissement bruxellois à encadrement différencié - la majorité de ses écoliers viennent de milieux défavorisés - qui préfère garder son anonymat. Lui préfère d'ailleurs adopter un prénom d'emprunt. "La pauvreté des enfants, c'est un sujet sensible", glisse-t-il. C'est qu'ici plus qu'ailleurs, l'argent est le nerf de la guerre. Les autorités comme le milieu associatif, les écoles comme les familles en manquent. Rien d'étonnant vu les mauvaises notes de la Belgique: à Bruxelles, 4 enfants sur 10 vivent dans la pauvreté, 1 sur 4 en Wallonie, et 1 sur 10 en Flandre.

Dans ce contexte, la question de la réussite scolaire se pose parfois différemment. Dépend-elle de la qualité du prof? Du programme? Dans l'école de Fabian, il faut parfois se concentrer sur les besoins primaires. Difficile, pour certains élèves, de rester attentifs quand le ventre se tord ou que les yeux se ferment par manque de sommeil. "Mon directeur a voulu faire comme les autres écoles où on mange des fruits, alors il a décrété qu'il en voulait aussi". Fabian a donc trouvé un subside européen pour une alimentation saine et ses gamins reçoivent tous, chaque mercredi, une pomme ou une poire bio. Mais l'enjeu était-il vraiment là? L'instituteur remarque que certains élèves viennent avec le même sandwich trois jours de suite. Ou avec une boîte à tartine vide. "Si tu ne le vois pas, ils ne mangent pas." Fabian insiste: la majorité de ses écoliers ne sont pas frappés de misère profonde, même si les cas ne sont malheureusement pas rares.

Autre constat alarmant: les dents. *“J’ai des enfants qui en ont des fissurées ou des caries. Même pour des parents très attentifs, apparemment, avoir un rendez-vous chez le dentiste, ça prend minimum un mois. Alors l’enfant souffre pendant un mois... C’est surréaliste.”* Fabian n’avait pas pour vocation de jouer aux nutritionnistes ou au conseiller en hygiène dentaire. Et comme ses collègues, il voudrait éviter d’être submergé par ces situations bouleversantes. Mais certains cas prennent aux tripes et le corps enseignant ne peut que réagir. On partage les tartines, collecte les vêtements, court après les parents... *“En fonction du temps et de la volonté de chacun.”*

La machine à broyer

“On a une élève dont la mère ne pouvait pas payer les classes vertes. Un jour, la petite arrive mal coiffée et habillée n’importe comment. On s’est alors rendu compte qu’elle dormait dans la rue avec sa maman.” Le cas est moins extrême qu’on ne le pense: actuellement, 114 enfants SDF sont scolarisés en Région bruxelloise. Et d’ailleurs Fabian en a vu d’autres. Cette histoire se perd parmi un flot d’anecdotes intarissables. Elles racontent toutes la même chose: l’école doit remplir un rôle émancipateur mais elle n’a plus les moyens de cette ambition.

Il s’agit alors d’agir à la marge. Les devoirs peuvent s’avérer discriminants? Ils doivent pouvoir être exécutés en 20 minutes, sans aide extérieure, ni des parents, ni d’Internet, pour contenir au maximum les inégalités réactivées à la maison par l’absence du professeur. L’école organise également des études du soir, *“dirigées par des enseignants volontaires en dehors de leurs heures rémunérées normales.”* Grâce à un subside obtenu par son ASBL, le coût des études est descendu à moins d’un euro par élève par jour. Mais ce montant reste un investissement, et les demandes ont explosé. *“On se retrouve*

parfois à se demander quel élève en a vraiment besoin. La dame de la garderie connaît bien les parents, alors elle sait qui travaille le soir et qui flâne dans les magasins et reprend son enfant le plus tard possible.” Trier les demandes, évaluer les besoins, distribuer les aides... C’est délicat pour Fabian, *“Je ne peux pas, tout seul, déterminer qui a plus besoin d’aide qu’un autre. Mon directeur non plus, même s’il fait des remarques quand il voit arriver des parents avec une voiture dernier cri alors qu’ils ne payent pas le matériel scolaire. Mais qui est-on pour juger?”* Fabian tient aussi à relever aussi les défauts d’apprentissage (hyperactivité, dyscalculie, etc.) qui sèment les mauvaises notes dans sa classe. *“Je les déclare tout de suite, mais ils ne bénéficieront peut-être d’un suivi logopédique qu’un an après.”*

Les bureaux d’un centre psycho-médico-social (PMS) se situent pourtant en bas de leur rue, précise-t-il. Mais ces agents de la santé croulent sous les demandes et font eux aussi avec de maigres ressources. Autre versant du problème, *“les professeurs ne sont pas formés pour reconnaître ces troubles qui concernent pourtant 10 % des enfants. Ces derniers accumulent un retard considérable.”* Une goutte d’huile de plus dans l’engrenage de l’échec scolaire, un tour de plus dans la machine à broyer. Même s’il y met tout son cœur et toute sa sueur, Fabian, seul, ne l’enrayera pas. Les solutions doivent être structurelles, entend-on. On appelle Isabelle Simonis, ministre de l’Égalité des chances, qui souligne que l’éducation relève de la compétence des communautés, mais que tous les niveaux de pouvoirs doivent être impliqués. *“Le fédéral et les régions ont aussi un rôle à jouer dans le pouvoir d’achat des familles et on voit bien qu’aujourd’hui on est plutôt vers une dégradation que vers une amélioration.”* Et on rappelle cette statistique: notre pays affiche un des taux de précarité infantile les plus élevés d’Europe. ✱

Difficile, pour les élèves, de rester attentifs quand le ventre se tord ou que les yeux se ferment par manque de sommeil.

Classes vertes en zone grise

Dans l’école de Fabian, les classes vertes représentent parfois l’unique occasion pour les élèves de quitter leur quartier. Ancien chef scout, il fait tout pour réduire au maximum les coûts et n’hésite pas à faire appel à la générosité de son entourage, *“l’année passée, deux amies m’ont accompagné. Elles ont chacune pris une semaine de congé pour faire les cuissons.”* Mais l’expérience a vite tourné court. *“Mon directeur a trouvé que cette ambiance scout ne faisait pas très professionnelle. Du coup, je ne vais plus que dans des centres financés par la Fédération Wallonie-Bruxelles.”* Il ne part plus qu’une fois tous les deux ans et il doit réserver cinq ans à l’avance. Ça permet aux parents d’économiser pour le voyage suivant et pour lui, *“c’est plus reposant.”*